**Au bout du grand fleuve... La balade danubienne
(Extraits et dessins)**

Jacques Millet

Port de Zemun, Serbie

Le break a fini de manœuvrer pour s'extirper de la rive fangeuse dans laquelle il a eu bien du mal à ne pas s'embourber et s'éloigne en cahotant dans le vague chemin creux qui menait au grand fleuve. Au volant, Jean-Paul a allumé tous ses phares et feux rouges – même le warning clignote – pour me dire au revoir. Par la vitre avant, Séverine a crié : « On se retrouve dans un mois à Vienne ! » et continue d'agiter la main tandis qu'Éric a laissé ouverte la porte arrière et, le haut du corps à demi sorti du véhicule, tourne une dernière séquence, l'œil collé au viseur de sa caméra.

Je suis seul désormais et c'était sans doute le principal motif de ce voyage qui en comptait plusieurs non pas négligeables mais néanmoins secondaires.

Je ne me sens pas fatigué. J'ai parcouru, en ce premier jour, ce que j'avais estimé, lors de la planification de la balade que je viens d'entamer, être la moyenne raisonnable de vingt-cinq kilomètres. Le départ de mes amis, qui m'ont assisté de leurs conseils et filmé professionnellement depuis Ulm, me libère en quelque sorte.

C'est à moi seul de jouer maintenant. Le courant est faible. Il n'y a aucun vent. J'ai envie de ramer encore un peu, au moins une heure, peut-être deux, tant que le soleil brillera. Je détache

mon canoë, reprends place sur son siège, enfile mes gants et empoigne les avirons. J'ai quitté le club de canoë-Kayak de Neu-Ulm, ce matin mais j'étais, depuis la berge, encore accompagné. Maintenant, je me sens vraiment parti...

Sur la rive, avec une rigueur toute germanique, les bornes hectométriques se succèdent : 9, 8, 7 et ainsi de suite jusqu'à un grand panneau kilométrique indiquant la distance qu'il me reste à parcourir pour arriver au but que j'ambitionne d'atteindre. Selon le dernier que je viens de dépasser sur bâbord (ma gauche), celui-ci est encore à quelque 2 559 kilomètres.

Compter les distances depuis l'embouchure et non depuis la source comme c'est le cas pour tous les autres fleuves et rivières sur lesquels j'ai eu l'occasion de naviguer, et cela va de l'Amazone au Yang Tse Kiang en passant par l'Orénoque, la Moscova, le Rhin, le Rhône et le Saint-Laurent par exemple, est une des particularités du Danube.

Ce dernier prend sa source à proximité de la petite ville qui porte le nom de Donaueschingen (origine du Danube) dans l'ouest de l'Allemagne. Une petite rivière, La Brisach, née un peu en amont, la traverse avant d'être rejointe par un modeste ruisseau la Breg et c'est l'union de ces deux cours d'eau qui donne naissance au plus grand fleuve d'Europe occidentale lequel va traverser une dizaine de pays avant de se jeter dans la Mer Noire par un immense delta.

Il aurait été logique qu'il prenne le nom de la rivière mais le ruisseau a sa source dans le parc du château d'un certain Hohenzollern dont la famille a régné sur le Brandebourg et la Prusse et qui a été quelque temps le maître de l'empire allemand. Il a donc été décidé que c'était la rivière qui se jetait dans le ruisseau et c'est ainsi que l'on peut voir la source officielle du Danube dans un joli bassin qui ne contiendrait pas mon canoë...

Les géographes, que ce tour de passe-passe n'a pas longtemps satisfaits, ont donc décidé que, malgré les tonnes d'alluvions qui encombrant son embouchure à la délimitation de plus en plus imprécise, ce serait à partir de cette limite salée que l'on mesurerait le fleuve.

À la sortie de Donaueschingen, le Danube coule dans une zone difficile où il se perd, une partie de ses eaux se retrouvant dans le Rhin à la suite d'un long parcours souterrain. Cette partie de son cours est classée en parc national et par suite interdit à la navigation. Ce n'est donc qu'à partir d'Ulm, jolie ville historique surplombée par la plus haute cathédrale d'Europe dont l'ombre s'étend sur de vieilles maisons pittoresques, qu'a commencé mon voyage, pour être plus précis du canoë-club de la ville neuve de Neu Ulm qui s'est bâtie sur la rive droite du fleuve.

Après Ulm, bien que noté navigable, le Danube ne l'est que pour de modestes embarcations, car les barrages qui hachent son cours, le transformant en une suite de grands lacs sans véritable courant, sont tous équipés d'une usine hydroélectrique et d'une écluse de petites dimensions qu'il faut manœuvrer seul puisqu'il n'y a aucun éclusier. En fait, j'aime bien faire un peu l'acrobate et tout s'est rapidement passé sans problèmes. Le plus difficile a été de maîtriser la manœuvre des portes et des vannes commandant les éclusages et dont le mode d'emploi est en allemand. À la troisième, le sassage est devenu une routine... C'était le 23 mai.

24 et 25 mai. Lundi. Mardi.

Je rame, je rame...

Il s'agit de prendre un rythme qui ne m'épuise pas trop tout en me permettant d'avancer vers la Mer Noire.

Je passe plusieurs écluses par jour et ne rencontre pratiquement personne. Une fois, deux jeunes kayakistes locaux en amont d'une écluse auraient pu m'aider à passer plus facilement mais ils n'ont pas fait le moindre geste en ce sens. Je m'en suis parfaitement passé et les ai salués courtoisement. Et même dans leur langue, si l'on peut dire puisque je n'ai jamais étudié l'allemand.

Je commence à prendre des habitudes. Je trouve régulièrement des *Gästhaus* et y déjeune vers neuf heures de charcuteries diverses. Je découvre ce que sont les *Delikatessen*, que la sonorité du mot me faisait prendre pour des pâtisseries. Je mange le plus possible de fruits frais et ne touche pas à la nourriture lyophilisée dont Séverine m'a pourvu. Le plus souvent, ce sera le seul vrai repas de la journée. Dans l'après-midi, quelques biscuits et le soir un fruit et une tasse de thé... Je sais déjà que ce voyage ne sera en aucun cas une croisière gastronomique. J'ai d'ailleurs quelques kilos à perdre. Autant en profiter pour faire une cure.

Une piste cyclable, longue de 3 500 kilomètres permet de se rendre de Saint-Brévin (Loire-Atlantique) à Constantza (Roumanie). Elle longe très souvent le Danube au plus près et est parcourue par de nombreux groupes de cyclotouristes de toutes les nationalités. Beaucoup me saluent amicalement, certains même me prennent en photo et il m'arrive d'en retrouver quelques-uns qui pique-niquent après m'avoir dépassé. Je dois boire beaucoup et ai parfois du mal à me réapprovisionner en eau. Dans le premier club nautique où je m'arrête dans ce but, je ne trouve aucun point d'eau ouvert. La base est déserte.

Je suis perplexe devant un robinet fermé quand une demi-douzaine de ces randonneurs stoppe à côté de moi. Ils sont sympathiques et visiblement francophiles mais aussi peu francophones que moi germanophone. Nous conversons néanmoins dans un étrange sabir qui ne permet guère qu'un dialogue minimal. Je comprends cependant qu'ils sont Allemands, ça c'est facile : deux d'entre eux ont le petit chapeau vert avec une plume et un pantalon de cuir à bretelles, qu'ils pédalent depuis Stuttgart et réalisent en moyenne une soixantaine de kilomètres par jour. L'un d'eux, avec un clin d'œil, me montre qu'il triche un peu puisqu'il chevauche un vélo à assistance électrique. Tous examinent avec curiosité mon canoë dont la coque porte l'inscription « Paris-Mer Noire », mais c'est le 77 que j'ai peint sur l'avant qui fait l'objet de leur curiosité. Je réussis à leur expliquer qu'il s'agit de mon âge et cela déclenche leurs applaudissements, car le leur, à première vue est d'environ la moitié. J'en conclus avec satisfaction que j'ai l'air aussi jeune que je me plais à l'imaginer parfois avant de comprendre qu'il ne s'agit sans doute que d'une marque de courtoisie germanique... Ils ont compris que j'ai besoin d'eau et transfèrent aussitôt leurs bidons dans mes bouteilles et m'expliquent, en partie par gestes, qu'ils pourront, sans peine, trouver de l'eau au village suivant. J'y vais de mes *Danke schön*, *merci*, *danke vel*, *gracias*, *grazzié*, *tak so mucket*, *spassiba* et autres *barakalaofik* ou *sié-sié* qui, phonétiquement, si l'on n'est pas trop difficile veulent dire merci dans une partie du monde.

À partir de maintenant, je vais transcrire à peu près phonétiquement les mots étrangers que je vais être appelé à écrire. Mille excuses à mes éventuels futurs lecteurs polyglottes.

Je rame...

Les écluses, hautes, d'une dizaine de mètres, constituent un obstacle sérieux pour un voyageur solitaire et les franchir par ses propres moyens est, selon le président du canoë-club d'Ulm, courir un risque qui a déjà provoqué de nombreux accidents. Au départ, mon « *équipe de tournage* » n'était pas loin de partager ce point de vue mais s'était cependant abstenue de m'aider autrement que par des conseils comme je le lui avais demandé avec insistance. Éric s'était contenté de filmer le passage des deux premières, espérant probablement, pendant la descente de l'échelle, une chute spectaculaire qui animerait ses rushes. Malgré mon envie de pimenter un peu son reportage, je ne lui avais pas donné ce plaisir. La manipulation des portes et des vannes m'avait posé, tout au moins au début, quelques problèmes. Rapidement, cependant, et après quelques fausses manœuvres, heureusement sans incidence grave, je maîtrise les opérations en progressant lentement dans la compréhension de la langue de nos voisins germains.

J'ai ramé hier, presque trente-cinq kilomètres, et passé trois écluses. C'est vraiment devenu une routine.

Je ne croise pratiquement personne.

Je ne touche pas aux aliments lyophilisés que Séverine a achetés, les réservant pour le cas où je ne trouverais rien d'autre. Je ne prends plus qu'un repas par jour. Mon livre de russe, que j'emporte surtout pour la dernière partie du voyage, m'a conseillé, selon un vieux proverbe de *prendre un bon petit-déjeuner, de partager le repas de midi avec un ami et de donner celui du soir à un ennemi...* Je vais mettre en pratique l'esprit de ces sages conseils

Je rame, je rame.

Je traverse ainsi, alors que le soir tombe, la petite ville de Donauworth. J'avais envisagé de m'arrêter à son club de canoë-kayak mais, quand j'y parviens, il y a beaucoup de monde et des jeunes s'entraînent à l'esquimautage. Je préfère continuer.

Les berges sont proches et la forêt les rend obscures. Un saxophoniste s'entraîne loin des habitations. Je ne le vois pas mais prends le temps de l'applaudir. Lui doit pouvoir lire ma devise « *La francophonie* », car il change instantanément de morceau et m'accompagne en jouant « Quel temps fait-il, à Paris ? » pendant qu'ayant repris les avirons, je m'éloigne en souriant.

Les nuits, à bord de mon embarcation, se sont jusqu'alors passées sans problème mais là, mon matelas pneumatique se dégonfle et vers cinq heures du matin, il est complètement à plat. Il est trop tard pour tenter de le regonfler. Le temps est couvert et plutôt frais mais je suis au chaud dans mon duvet et paresse encore un moment en écoutant la radio. Mon ami Noël m'a prêté un super poste censé capter toutes les radios du monde. Je m'acharne à trouver une station française mais je ne tombe que sur des émissions en allemand, les plus nombreuses, c'est normal, en anglais, en roumain, en russe, à moins que ce soit une autre langue slave et même en chinois me semble-t-il. Rien dans ma langue et j'abandonne l'idée de me tenir au courant de la vie française. Je note cette absence regrettable pour ne pas l'oublier lorsque je parlerai de la France dans les pays de l'est. Tout à coup, tandis que je tourne lentement les boutons des ondes courtes, j'entends des mots français. J'y prête une attention particulière et découvre que la station est chinoise et qu'on est en train d'expliquer dans notre langue aux auditeurs comment se comporter chez le coiffeur... Finalement, c'est avec Mozart que j'attends le lever du jour et c'est encore lui qui accompagne mes premiers coups de rame de la journée.

Le temps est resté gris, ce sera souvent le cas mais aujourd'hui, vers midi, il s'assombrit encore et tend franchement à l'orage. Le vent se met à tourbillonner. Le taud qui me protège plus souvent de la pluie que du soleil, me rend très sensible aux rafales. Je pense un instant à m'arrêter mais persiste, car j'ai bien conscience que je ne suis encore que sur le « petit Danube », avant Kelheim, et qu'ensuite, après avoir reçu le grand canal, le Danube sera beaucoup plus large et plus dangereux. Il faut absolument que je sois capable de résister au mauvais temps et aux vagues que je vais rencontrer. Ces deux cents premiers kilomètres sont un entraînement. Quelques *coups de pelle* dans le vide à cause d'une gîte prononcée m'inquiètent mais je tiens bon et m'habitue à ces petites montées d'adrénaline.

Je m'arrête au club d'Ingoldstadt. C'est celui qui organise depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, pratiquement tous les ans, une descente vers la Mer Noire. Cette année, ce seront près de quatre-cents rameurs qui tenteront l'aventure. J'aimerais rencontrer quelqu'un qui a déjà fait la balade. J'ai fait écrire, il y a quelques mois, une lettre en allemand au président du club, mais n'ai jamais eu de réponse. Je n'en aurai pas plus aujourd'hui car le club est désert. Je ne m'y attarde pas.

(pp. 1-14)

Je ne suis plus loin de Vienne. Je décide de partir à la première accalmie. 17h ! Ce n'est pas à proprement parler le calme mais c'est *moins pire* qu'une heure plus tôt. J'augure que cette amélioration va continuer et je me risque à reprendre les avirons.

Les immeubles de la capitale autrichienne se dessinent au loin mais je suis déjà dans sa grande agglomération. Un port de plaisance se trouve sur tribord. Il me faut des renseignements. Je m'y arrête et attache *La francophonie* à un poteau. Il y a un *club house*. Je m'installe, commande du café et des croissants. On m'apprend que je suis à Vienne, et non dans sa banlieue comme je le pensais.

J'ai réalisé la première partie de mon projet. Le canoë a tenu le coup. Je ne suis pas fatigué. Je me sens prêt à continuer mais mon cardiologue, en me donnant son accord, a laissé entendre qu'il serait bon de procéder à un check-up tous les mois. Je vais suivre ses conseils...

[...]

Le patron du port a vu mon canoë et est venu à ma table. Il se montre très aimable : « *Hello ! My name is Peter ! May I help you ?* » En quelques minutes je, trouve, dans un pays où je ne connaissais personne, dont je ne parle pas la langue, un ordinateur et une imprimante. Tout est réglé... Séverine sait ce dont j'ai besoin. *La francophonie* est à l'abri. J'ai pris une douche chaude. Je suis vêtu en touriste *ordinaire* et j'ai l'adresse d'une laverie automatique pour mon linge. Je vais faire un tour en ville...

Bus (surtout noter la ligne et mémoriser le nom de la station...), métro (mêmes précautions...) et me voilà au bord du fleuve et non plus dessus. Un coup d'œil me confirme ce que j'avais subodoré. Les rives sont maçonnées et il n'y a pas d'endroit où stationner pour un engin tel que le mien. De plus, il est clair qu'il m'aurait été impossible de laisser mon canoë sans surveillance. J'ai bien fait de m'arrêter avant d'arriver au centre-ville...

Je demande l'université, on m'en indique la route. Je trouve la section des langues. J'interroge quelques étudiants qui, en anglais, me disent qu'ils ont abandonné le français *qui ne mène à rien* ... Aucun ne connaît l'existence d'une Alliance ou d'un Centre Culturel Français. J'aurais dû demander à Séverine !

Dans la rue, deux jeunes Blacks discutent dans notre langue. Je les aborde. Au bout d'un moment, l'un d'eux se rappelle avoir vu le drapeau français sur un grand bâtiment. Ce n'est pas très loin. Je les remercie et découvre, après une courte promenade, derrière une belle pelouse, le Centre culturel français de Vienne.

Trois personnes discutent sur le perron. L'une, d'un air ennuyé, condescend à me dire être le conseiller culturel. Je me présente. Je précise que j'arrive d'Ulm, dans un canoë à rames qui a pour devise *La francophonie*. J'ajoute que j'ai été nommé au Pérou à l'Alliance française de Trujillio avant d'enseigner au lycée français de Lima, puis au Maroc, en coopération, et que j'ai même été nommé à l'Institut français de Copenhague, avant d'avoir une fois en retraite travaillé comme *formateur de formateurs* (c'est la formule utilisée au GREF, Groupement des retraités éducateurs sans frontières) à l'Institut pédagogique de l'université des langues romanes en Ukraine, à Izmaïl que je m'appête à rejoindre. Bien sûr, je ne précise pas que j'ai été réintégré du Pérou pour avoir refusé de défendre les essais nucléaires de Mururoa (après le rappel en France de notre ambassadeur) et que les Affaires étrangères, ne pouvant me refuser le poste au Danemark, obtenu en commission, ont préféré le fermer pendant un an. Ces précisions auraient pu le rendre méfiant à mon égard, je ne les lui donne donc pas mais j'ajoute qu'une jeune réalisatrice a commencé un film sur mon voyage et que j'aimerais, au retour, le présenter à des étudiants dans les universités francophiles et francophones qui bordent le Danube. Avec le même air de profond ennui, *on* , c'est-à-dire monsieur le conseiller culturel, laisse tomber que je peux toujours faire

écrire par ma réalisatrice une demande et qu'*on* (toujours le même sans doute) « verrait ce qu'*on* pourrait faire ». Au ton, cela n'a même pas l'air d'être une éventualité envisageable. Je me retiens mais j'ai envie de dire à ce petit monsieur qu'un peu de correction, à défaut de la plus élémentaire courtoisie envers quelqu'un qui, à vue de nez, a le double de son âge, aurait été de lui proposer un siège et peut-être même un café. [...] Il est pressé, me dit-il, car il doit prendre l'avion (Nous sommes jeudi, au début de l'après-midi et il doit considérer que sa semaine est terminée...) J'insiste un peu en lui demandant en quoi consiste l'activité du centre. « *Nous préparons une exposition sur Jean Cocteau* », me dit-il.

J'aime bien Jean Cocteau, je l'ai rencontré à la fin de mon premier voyage Zellidja. Il était invité pour l'aspect culturel, Claude Bolling pour la partie musicale et moi, pour *l'aventure-jeunes* par la mairie d'Arles lors de son festival. Nous avons bavardé, je veux dire que je l'avais écouté, et il m'avait fait une forte impression. Je ne suis pas sûr que l'histoire de sa vie amène beaucoup de jeunes Autrichiens à la langue française. J'ai présenté au ciné-club de la Maison de la culture, que j'avais créé son meilleur film à mes yeux, *Le testament d'Orphée* mais je ne me vois pas présenter aujourd'hui ni *Les parents terribles*, ni *Les enfants terribles*, ni même *La Belle et la Bête*. Cette réunion est probablement une soirée culturelle où des gens distingués et cultivés dégustent des produits français et boivent du champagne, mais fort peu *productive* sur le plan de la francophonie. [...] Je prends deux douches chaudes successives pour me calmer. J'en ai oublié de laver mon linge...

Bonne nuit. Nouvelle douche chaude pour une toilette complète. On m'a annoncé, pour garder mon bateau, un prix autrichien, c'est-à-dire prohibitif, et j'ai l'impression que je peux user et presque abuser de la salle d'eau. Et puis, qui sait quand je retrouverai ce luxe sur les berges du Danube ?

[...]

Je *petit-déjeune* avec Peter qui me signale et coche, sur un plan qu'il me donne, tout ce que ce que je dois absolument voir à Vienne.

Une heure plus tard, je suis dans le bus qui doit me laisser à une station de métro. Un voisin, en langue des sourds-muets, m'indique où je dois descendre puis, avec trois doigts brandis sous mon nez, le nombre de stations qu'il me faut compter avant de prendre le métro. Je trouve la bonne station mais marque une hésitation pour choisir le bon quai. Une jeune femme que j'avais remarquée dans le bus, a vu mon inquiétude et me prend par le coude en m'invitant à la suivre. Je la remercie et la félicite pour l'excellence de son français. Elle sourit et m'avoue être Française. Elle vit au Canada mais adore Vienne et y vient presque chaque année pour ses vacances. Je lui offre un café et accepte avec chaleur sa proposition de me faire visiter la ville.

Nous allons passer l'après-midi ensemble. Elle connaît tout, les avenues, les monuments, les parcs et les places où les petits restaurants sympathiques sont nombreux. Nous déjeunons mais elle exige de payer sa part. Je ne me sers pas du plan de Peter et Vienne, présentée par Caroline (Elle m'a demandé de l'appeler ainsi...) me plaît beaucoup... Nous passons à la gare où elle m'aide à prendre un billet pour Bratislava.

Elle me donne son mail, je lui donne le mien... Au revoir Caroline et merci ! J'irai peut-être à Québec, elle viendra peut-être à Paris...

La laverie se trouve à la sortie d'un joli parc où deux jeunes gens, un garçon d'une vingtaine d'années et une fille à peine plus jeune, jouent à la pétanque. Ils parlent français. Je les observe un instant et, toujours insupportablement pédagogue, leur explique que « pétanque » vient du provençal *pieds tanqués* et signifie qu'ils doivent se tenir à l'intérieur d'un cercle, donc les pieds presque joints. Je n'ai pas vraiment le temps et ils n'ont visiblement pas besoin de moi mais je me

risque à leur faire une démonstration. La chance sourit aux innocents prétentieux et à ma grande stupéfaction je réalise, pour la première fois de ma vie, un *carreau* parfait. Ils m'applaudissent et avec un grand sourire disent : « Bravo ! Vive la France ! »

Je me retire avec une apparente modestie. Les voies de la francophonie sont imprévisibles : pétanque-Jean Cocteau : un à zéro !

J'ai un lave-linge dans ma buanderie et un autre sur *l'Insoumis*. C'est la première fois que j'entre dans une laverie publique et j'ai besoin d'aide. Le gérant me regarde amicalement mais ne parle pas du tout français. Ni anglais. Ni espagnol et sans doute pas allemand depuis longtemps. À tout hasard je tente un « *Gavaritié pa rouski ?* » et son visage s'illumine. « *Da ! Da ! Ia Ukraine !* » Il est arrivé d'Ukraine depuis peu et vivait, au bord du Danube, avenue Répina, à Izmaïl, à quelques centaines de mètres de *mon* université. Il va me faire le change, glisser les bonnes pièces dans les bonnes fentes des machines et mettre le savon en quantité adéquate dans le bon réservoir. Une petite heure plus tard, mon linge lavé et séché, je sais tout de lui et il en sait beaucoup sur moi. On se dit au revoir comme de vieux amis : « *Da svidanié tavarich ! Da svidanié gaspadine !* » (Approximativement, au revoir camarade de ma part, comme au temps de l'Union Soviétique et au revoir Monsieur comme au temps des Tzars de la sienne...)

[...]

J'ai, évidemment, beaucoup entendu parler du *Prater*, cet énorme *Luna park* où des tas d'attractions plus étonnantes les unes que les autres drainent des milliers de touristes. Je ne m'y fais pas catapulter comme un pilote quittant son avion en perdition ni balancer dans tous les sens dans des manèges fous, mais le spectacle est amusant et le temps passe vite.

Je rentre par le bord du Danube. Mon idée est de me renseigner auprès d'un des bateaux qui le descendront, et qui pour le moment stationnent le long de ses quais, afin d'avoir une idée des difficultés qui m'attendent. Un matelot hollandais est en train de procéder à des travaux de peinture (Il me raconte la blague que je connaissais déjà mais qui dans la langue des signes est encore plus savoureuse : dans la marine, on salue tout ce qui bouge, drapeau ou officier et on peint le reste...) Il me fait visiter son automoteur (2 500 tonnes et 98 mètres de long sur 8,5 de large) puis, en l'absence du capitaine parti en ville, me laisse m'asseoir dans son fauteuil. [...] Malheureusement, *Hermann* ne connaît rien au fleuve entre Vienne et Belgrade. C'est son premier voyage et il m'avoue qu'il se sent pour le moment plus peintre que marin... Dag ! (au revoir dans sa forme hollandaise écourtée.) Il faut que je cherche des informations ailleurs. Une jolie fille en uniforme galonné semble m'attendre au bas de la passerelle d'un bateau à passagers qui bat pavillon français. Je n'en reçois guère plus d'indications que d'Hermann, seulement un chiffre, la distance jusqu'à Bratislava, qui se révélera totalement faux d'au moins cent kilomètres... J'avais déjà le sentiment que les galons ne prouvent pas la compétence...

(pp. 43-57)

Jardins de Timisoara devant la cathédrale

Pour mon retour à Izmaïl, je suis passé par Réni. Je descends souvent pour approcher le Danube mais ne découvre pratiquement aucun accostage possible. À Réni, (comme à Kilia ou à Vilkove) le port enfermé derrière de hautes grilles n'est pas accessible. Il semble, à la jumelle, que la rive roumaine serait plus accueillante mais le passage vers l'Ukraine présentera les mêmes difficultés, peut-être même risquerai-je d'être considéré comme ayant forcé le passage... Je tente, en ville de trouver des renseignements mais mon russe est trop basique et je renonce à enquêter davantage. Un chauffeur de camion m'explique cependant que depuis Izmaïl, le mieux est de venir en bus jusqu'à la frontière, près de Réni, de franchir la Moldavie en taxi puis de trouver un autre bus pour le centre de Braila, puis un nouveau taxi jusqu'au port avant de prendre le bac pour Smardan. Même en simplifiant, il s'agit là d'une véritable expédition.

La route, si l'on peut appeler ainsi cette voie pleine de trous et d'ornières, couronne la digue qui limite le delta du côté ukrainien. Ce dernier est sauvage à souhait. Immensité de roseaux, d'algues, de nénuphars et de bois mort. Les oiseaux, fort peu habitués aux hommes dont ils ne voient que quelques pêcheurs, sont difficiles à approcher et s'envolent au moindre mouvement. Je n'ai pas de zoom sur ma caméra, du moins pas suffisant pour faire des gros plans. Il est d'ailleurs déjà tard pour admirer un *pélican, blanc ou frisé, un ibis falcinelle, un cormoran pygmé ou un pyrrhuloxia à queue blanche* qui pourtant y vivent. Je me contente de leur photographie sur mon guide. Il me faudra revenir au début de l'été. En touriste bardé de téléobjectifs.

Je rentre à l'hôtel *Izmail*. Je préfère ma voiture dans la nature, mais, dans une salle d'eau, la toilette est plus aisée...

25 septembre. Dimanche.

Toujours les chiens, toujours la télé du voisin... Mais je m'habitue et réussis à dormir quand même.

Pendant que j'ai une table à ma disposition, je rédige une lettre pour les responsables de l'Association franco-ukrainienne que j'ai fortement aidé à créer et qui perdure encore officiellement mais dont les moyens sont totalement inexistantes. Peut-être pourront-ils l'utiliser pour obtenir un peu d'aide de notre ambassade. Je l'écris mais n'y crois guère. L'abonnement à un magazine français que j'avais obtenu du conseiller culturel, n'a pas été renouvelé après mon départ (D'ailleurs, ce représentant de notre pays malgré sa promesse n'est pas venu à la fête que nous avions organisée pour lui à cette occasion).

Je descends prendre un petit-déjeuner qui figure sur le menu avec l'appellation breakfast. Ce que l'on me sert n'a rien de britannique puisque les œufs sont en omelette aux pommes de terre, qu'il n'y a pas de bacon mais une saucisse et que les toasts ne sont que des tartines beurrées mais non grillées et sans confiture. Le tout est cependant bon et je n'ai pas l'habitude de faire le difficile. Je mange pour me nourrir. J'ai déjà écrit que *la croisière de la francophonie* et son supplément, ici à Izmail, n'étaient pas envisagés comme une croisière gastronomique.

[...]

26 septembre. Lundi.

[...]

Je suis fatigué d'avoir à expliquer que non, je ne suis pas un trafiquant, que je ne transporte ni alcool (avec les productions locales absorbées depuis mon départ, un trafic ne serait guère rentable, me semble-t-il !), ni cigarettes, ni une autre drogue, ni quoi que ce soit d'interdit, que j'ai déjà passé une dizaine de frontières et que je suis invité par la ville et par l'université sans entendre en réponse autre chose qu'un sempiternel « Niet ». Je souhaite une réponse définitive et au cas où elle serait négative, j'échafaude un plan bis. Repartir vers Smârdan, récupérer le canoë, traverser, si besoin est, la Roumanie pour trouver une plage accueillante aux alentours de Constantza et ramer, rien qu'un peu, sur la Mer Noire.

Je voudrais aussi voir, au passage, un peu du delta roumain autour de Tulcea pour y prendre quelques images destinées à « *l'ambassade du fleuve* », une association écolo qui se préoccupe des deltas un peu partout dans le monde.

[...]

À 11 heures, j'ai enfin ma réponse. Hélas, c'est un *niet* ; il est définitivement définitif si je peux dire. Je m'y préparais mais cela m'agace et me contrarie. Pour compenser un peu, je suis invité aux fêtes de la ville et à celle de l'université.

[....]

30 septembre. Vendredi.

L'échec des négociations avec les services frontaliers m'a à la fois donné un coup de blues et, en mettant fin au suspense, permis de me concentrer sur ce que je vais faire maintenant que je suis *au pied du mur*. Je suis venu ramer sur la Mer Noire. Je souhaitais que ce fût en Ukraine où j'ai tant de souvenirs mais où donc la rejoindre maintenant ?

Peut-être près du terminus du *Danubian Tour*, que le club allemand rejoint chaque année, par l'imposant canal long de soixante-quatre kilomètres qui va de Cernavoda à Constanta (prononcer Constantza). [...]

Cet énorme ouvrage, me précise un guide local, a terminé la liaison Mer du Nord-Mer Noire en 1984. Deux écluses permettent un dénivelé de huit mètres et le passage de navires ayant un tirant d'eau de plus de cinq mètres. C'est Staline qui en a ordonné la construction. Les techniques de l'époque et sans doute aussi le peu de considération pour les accidents du travail d'ouvriers, dont beaucoup étaient des détenus, auraient causé plus de sept cents morts. C'est donc vers les plages du sud de la Roumanie que je vais me diriger. Sur la carte, je planifie le chemin possible.

Tout ceci reste cependant un peu flou et je tranche en pensant que *je verrai sur place !*
[...]

2 octobre. Dimanche.

Deux étudiantes ont été choisies par Ludmilla pour m'accompagner à la commémoration du bicentenaire de la ville. Elles aussi m'ont appelé hier pour [...] me donner rendez-vous à dix heures devant la statue, proche de l'université, d'un révolutionnaire bulgare.

Tania (diminutif de Tatiana) m'attend et, quelques instants après, nous sommes rejoints par Katiouchka (diminutif de Katherina). J'ai une visite guidée au milieu d'une foule importante par deux jeunes filles qui connaissent bien la ville et veulent me la faire aimer. Elles posent à tour de rôle avec moi devant le soldat inconnu qui vient d'être fleuri, devant Lénine qui se dresse encore devant la Mairie et nous passons de stand en stand dans ce qui est une grande kermesse. Sur le stand de l'école n° 8, des réalisations d'origami tout à fait étonnantes.

La ville est pauvre mais elle est en fête. Depuis mon précédent séjour, je vois peu de modifications et les rues, en ville, n'y sont qu'à peine un peu meilleures. Je trouve peut-être moins de chiens crevés non ramassés, le tourisme ne s'y est pourtant pas développé de façon visible et le port, qui devrait être le moteur de l'économie, tourne pour le moins au ralenti puisqu'aucun des grands bateaux de tourisme ne vient y faire escale.

Tout ceci est exact mais je vois des gens élégants, des gens qui rient, qui mangent et boivent une « piva » (bière) à la terrasse de cafés bondés. Je ne peux pas donner un avis sur l'état de l'économie ukrainienne, je n'en ai pas la compétence mais je trouve les gens qui m'entourent d'une grande gentillesse envers moi et plein de sympathie pour notre pays qui, me semble-t-il, ne fait pas grand-chose pour les aider à résoudre leurs problèmes ni surtout à parler davantage notre langue.

[...]

4 octobre. Mardi.

[...] Je roule à l'instinct vers le nord-est et finalement la grande bâtisse de l'école nous apparaît [...].

Une jolie jeune fille en costume moderne mais coiffée d'une couronne de fleurs fraîches me présente, sur une serviette blanche brodée, qu'elle m'offrira ensuite en souvenir, le pain et le sel de *la bienvenue à l'ukrainienne*. Deux autres élèves choisis pour leur excellent français et deux professeurs dont la directrice l'accompagnent. C'est ce petit groupe qui me fait visiter l'école en insistant sur la salle d'informatique.

À l'époque soviétique, Izmaïl possédait une importante industrie qui produisait des ordinateurs pour l'ensemble du pays mais, après l'indépendance, l'usine avait été transformée en

fabrique de conserves puis en usine de chaussures avant d'être abandonnée. Ses vestiges se dressent encore au milieu d'un terrain en friches... Rien n'a changé depuis ma première visite et s'il y a toujours quelques vieux PC dans les écoles, il n'y a plus aucune maintenance possible. Mais la francophilie est toujours manifeste. Dans la salle de réunion, tous les élèves m'attendent avec un programme de poésies françaises, de danse acrobatique sur un air français et de musique. On m'a préparé (en cours de cuisine) des gâteaux et des fruits. Tout le monde semble apprécier ma visite.

La plus ancienne des professeurs se souvient de mon passage. Elle n'est jamais venue en France mais adore dire des extraits des grands auteurs de notre littérature qu'elle a appris par cœur et qu'elle dit avec très peu d'accent russe...

Que j'aimerais leur faire parvenir un peu de matériel pédagogique pour les encourager à se consacrer encore quelque temps à promouvoir l'enseignement de notre langue mais, déjà, plusieurs demandes de parents d'élèves ont proposé l'enseignement de l'anglais de façon systématique à la place du français.

[...]

6 octobre. Jeudi.

[...]

Je quitte Izmaïl de bonne heure [...].

Réni, douane ukrainienne. Frontière et douane moldave. Re-douane moldave et re-douane ukrainienne. Quelques kilomètres et re-frontière ukrainienne puis douane roumaine. J'ai pris la mauvaise file, celle des locaux et perds un peu plus de temps encore mais enfin, ça y est, je suis de nouveau *en Europe*.

Moi, oui, mais pas encore mon GPS qui continue d'affirmer qu'il n'est pas fiable. Les panneaux routiers sont réapparus et me permettent de traverser sans problème Galatz puis Braila d'où je peux enfin prendre le bac pour Smârdan.

Je guette un signal de mon téléphone... Il reste silencieux.

Je retrouve facilement la maison de Dan et c'est Nicoleta qui m'ouvre la porte avec un grand sourire. Elle ne parle toujours pas français mais avec quelques mots d'anglais m'explique que Dan travaille maintenant sur un ferry, qu'il ne sera là que demain vers sept heures mais que le capitaine, son beau-père, m'attend avec impatience.

En effet, ce brave homme surgit derrière elle et me verse d'autorité un petit verre de gnôle maison que je refuse une fois, deux fois, puis, comme il revient à la charge, finis par accepter pour lui éviter d'être malade. Il a avalé, en plus du sien, les deux premiers que j'ai refusés. J'en bois quelques gouttes, frissonne, avale deux grands verres d'eau pour diluer un peu et commence à parler de mon voyage à venir vers le sud de la Roumanie.

Le capitaine a beaucoup navigué sur le Danube avant de commander un cargo. Comme nous parlons essentiellement en russo-manuel, je suis loin de tout comprendre. Quand je lui demande si son cargo était gros, il m'écrit sur un morceau de papier : « 50 000 ! » Je le regarde surpris. De quoi parle-t-il ? 50 000 quoi ? Ce ne peut pas être un tonnage, ni une mesure de longueur. Je mets un moment à comprendre qu'il s'agit de la puissance de son moteur : 50 000 chevaux. Rien à voir avec le modeste Caterpillar qui équipe *l'Insoumis*. Ça fait cinq cents fois plus ! Et moi qui étais fier de mon six-cylindres !

Il se dit emballé par mon voyage sur une aussi petite embarcation. Il connaît le Danube pour l'avoir pratiqué des années avec de petits et de gros commerciaux automoteurs. Il a aussi commandé un de ces pousseurs capables de transporter dans des barges énormes plus de cinq-

mille tonnes, me dit-il, mais jamais il n'aurait eu l'idée de tenter la descente en *kayak* comme il appelle mon canoë. Il disparaît un moment puis revient avec sa veste d'uniforme, qui porte bien sur les manches les trois galons dorés de son grade, et sa casquette. Il tient absolument à me les offrir. Je les essaie pour lui faire plaisir mais refuse son cadeau. Il les a gardées jusqu'à aujourd'hui parce qu'elles représentent une partie importante de sa vie et je ne me sens pas le droit de les lui ôter. Il les remporte et m'offre un autre verre de « *natural* ! ». Comment est-il possible qu'il ne roule pas sous la table ?

La francophonie est intacte mais couverte de poussière. En effet, à chaque voiture qui passe, sur ces routes non revêtues, c'est un véritable simoun qui s'abat sur les alentours.

Je démonte tout ce qui peut l'être afin d'alléger au maximum le poids qui va peser sur le toit de ma *Laguna*. Pour ramer sur la Mer Noire, je n'aurai pas plus besoin du taud que des barres qui le supportent. Je range à l'intérieur de la voiture tout ce qui peut y tenir. Finalement, seules les rames restent dans le canoë. Je vais avoir juste assez de place pour dormir à condition de ne pas trop bouger...

Je dîne avec le capitaine, Nicoleta et ses enfants avant de retrouver mon break.

7 octobre. Vendredi.

Réveillé de bonne heure, je guettais Dan et quand il arrive vers sept heures, c'est un garçon aussi cordial que celui dont je me souvenais, qui m'invite à entrer prendre un café mais il vient de travailler toute la nuit et souhaite se reposer un peu. Pendant qu'il dort, le capitaine a réquisitionné quelques voisins grâce auxquels mon canoë est hissé sur le toit de ma voiture en un tournemain. Je l'y attache solidement. Le café que je viens de boire était si fort et si amer que je vais le vomir, à moins que ce soit mon estomac malmené par les verres de gnôle qui proteste. Même pour arroser une dernière fois notre rencontre comme le suggère le capitaine, je ne boirai plus rien d'alcoolisé avant mon retour à Paris.

Dan se réveille et vient me serrer à nouveau la main. Le capitaine a mis son uniforme et sa casquette dans un sac et les a déposés dans la *Laguna* sur ma couchette. Je n'ose les refuser à nouveau. Nicoleta m'embrasse. Je prends une dernière photo d'eux trois puis : *En route pour la Mer Noire !*

Mon GPS joue à nouveau son rôle et les routes sont redevenues carrossables. Dans cette partie du delta, la saison touristique est terminée et il y a fort peu de circulation. J'arrive dans le centre de Tulcea vers treize heures et trouve rapidement un petit bateau promenade pas encore désarmé. Je vais en être le seul passager bien qu'il soit prévu pour dix. Je ne discute pas le prix qu'on m'en demande mais exige de pouvoir le piloter moi-même. J'exhibe mon passeport, mon permis de piloter et une photo de *l'Insoumis*. Affaire conclue.

Le capitaine ne parle que roumain mais le second a des notions de russe et d'anglais. Il n'est pas encore quatorze heures quand je prends la barre. Le capitaine reste un temps à mes côtés puis, sans doute rassuré par mon pilotage, va s'asseoir sur une chaise et me regarde faire, se contentant de m'indiquer par gestes le bon côté du chenal à prendre. Cela me convient très bien.

Un cargo, comme celui que pilotait le capitaine, remonte de la mer Noire à notre rencontre, dans le bras de Salina. Je redonne pour quelques instants la barre au capitaine et en prends quelques photos que j'enverrai à Smârdan, après mon retour en France.

J'emprunte ensuite de nombreux bras étroits qui s'enfoncent au milieu d'une végétation dense de roseaux et d'arbustes d'où émergent parfois de beaux arbres. Les couleurs de l'automne donnent un aspect féérique à ce paysage de lacs et de roseaux. C'est même mieux que ce à quoi je m'attendais. En revanche, il n'y a plus ces superbes pélicans, ces cigognes, ces cormorans ni aucun

de ces migrants qui ne m'ont pas attendu pour partir au soleil. Pour les voir, il me faudra revenir au printemps. Il ne reste que des grenouilles mais en très grand nombre.

Le pilotage de *l'Insoumis*, deux fois plus grand que ce bateau promenade, me poserait peut-être un problème tant il faut négocier de courbes serrées mais diriger celui-ci est facile. Je me fais vraiment plaisir.

Le second a fait griller quelques grosses écrevisses et me les apporte sur un plateau. Tout va pour le mieux jusqu'au moment où le câble d'accélérateur casse. Sans moteur et donc sans vitesse, nous ne sommes plus manœuvrant et le capitaine vient lui-même échouer son bateau. Il n'a rien pour effectuer une réparation, même de fortune, et la seule solution qui paraît raisonnable est de faire descendre le second dans le compartiment moteur en lui criant d'accélérer ou de ralentir à la main selon nos besoins. Je reprends la barre, mais c'est le second qui accélère quand je le lui demande... Nous faisons très attention tous les deux et notre *attelage* fonctionne bien.

Mon téléphone me signale qu'un message vient d'arriver. Ce n'est pas le moment de le lire. J'en prendrai connaissance plus tard...

Le lac Nebunu doit être un lieu superbe au printemps mais là, sans fleurs et sans oiseaux, il semble un peu triste. C'était le but de notre promenade mais nous ne nous y attardons pas longtemps. Le retour continue toujours à la voix et la nuit nous surprend bien avant le port. Pour l'accostage, par prudence, je veux redonner la barre au capitaine mais il me fait signe qu'il me fait confiance et j'arrive à me placer sans cogner à son emplacement réservé. Nous nous saluons, je dis « *pa la revedere !* » (au revoir) et ils en font autant. Ils ajoutent : « Merci ! », pardon, « mersi ! »

Je récupère ma voiture mais le *Rom* qui la garde avec quelques autres pour se faire un peu d'argent, refuse le mien. Son fils, qui parle anglais, m'en donne la raison : « *Mon oncle vit près de Paris et mon père ne veut pas faire payer un Français dont le pays lui permet d'envoyer de l'argent à sa famille !* » Je donne une pièce à son fils et le problème est réglé mais je n'en reviens pas...

Je trouve la route de Constantza, roule une vingtaine de kilomètres, aperçois un pré, entre route et voie de chemin de fer et m'y installe pour la nuit. Je ne sais pas comment c'est possible mais j'ai oublié le SMS. [...]

8 octobre. Samedi.

[...] En tapant énergiquement à ma vitre quelqu'un que je ne vois pas tant la lumière d'un projecteur m'éblouit me réveille brutalement. Je peine à ouvrir les yeux et me rend compte que je suis *arraisonné* par la police dont le gyrophare à éclats rouges ajoute un côté fantastique à la scène. Tout l'intérieur de la *Laguna* est illuminé. Je tends machinalement mon passeport en me redressant puis sors de ma voiture. Il ne s'agit que d'un contrôle de routine. Ma voiture et son canoë sur le toit ont intrigué deux policiers alors qu'ils passaient sur la route. Ils parlent évidemment roumain mais aussi anglais et c'est dans cette langue qu'ils m'expliquent qu'ils ont entendu la télévision parler de moi. Je n'imaginais pas que la TV ukrainienne pouvait être regardée ici. En fait, ils étaient en poste au nord de Tulcéa où la chaîne ukrainienne peut être regardée. [...] L'un d'eux me dit faire du kayak dans le delta et m'avoue s'être plus arrêté par curiosité que par obligation professionnelle. Le second ajoute qu'ils sont désolés de m'avoir réveillé. Je pense qu'il se moque un peu de moi mais comme ils me quittent avec un « good bye » sympathique, je me rends rapidement.

Sept heures. Il fait beau. On m'avait annoncé de la pluie et du vent. Un chien tourne autour de la voiture et lève la patte sur la roue arrière mais ne manifeste aucune agressivité à mon égard. Je lui jette un morceau de pain dur qu'il emporte aussitôt pour le grignoter à quelques pas. Toilette rapide. J'espère trouver une douche avant ce soir. (pp. 347-390)

Le delta ukrainien